

REFERENTIALISATION CHRONOTOPIQUE ET GESTION DES TEMPS NOUVEAUX DANS *L'A-FRIC* DE J. F. NDONGO

Pierre Suzanne EYENGA ONANA¹

RÉSUMÉ : Par-delà l'examen de la toponymie dans le roman, n'est-il pas également pertinent de s'investir dans la quête du sens que revêtent les non-lieux et les hétérotopies qui s'offrent à lire dans le récit de *Sire Tortue* ? Et le temps qui y est représenté d'une part, par le biais des anachronies narratives de types analeptique et proleptique, et à travers la symbolique des temps verbaux d'autre part, n'interpelle-t-il pas le lecteur sur l'urgence à penser un modèle de société neuf où l'éthique de l'être-ensemble s'impose dans les rapports intersubjectifs ? Il s'agit, en trois parties, de répondre à ce questionnement sur la base d'un référentiel de lecture éclectique qui se réclame de la sémio-narratologie. La présente étude prétend ainsi interroger le corrélat espace-temps qui sous-tend le projet de création d'un monde neuf dans la trame romanesque de J.F. Ndongo.

MOTS-CLÉS : Référentialisation, chronotope, sémio-narratologie, éthique, être-ensemble, monde nouveau.

¹ Université de Yaoundé I, Chargé de cours, Yaoundé, Cameroun, enseignant-chercheur, eyenga_pierre@yahoo.fr

CHRONOTOPIC REFERENTIALIZATION AND DEPICTION OF A NEW WORLD IN J.F. NDONGO'S L'A-FRIC

ABSTRACT: Beyond the examination of toponymy in the novel, is not also relevant to invest in the search for the meaning of non-places and heterotopias as available in the story of Sir Tortoise? What about the time factor represented in the same story through analeptic and proleptic narrative anachronies on the one hand, and the symbolic system of verbal tenses on the other hand? Does it not draw the attention of the reader on the pertinence of suggesting a new society in which the ethics of being together establishes itself as the model of suitable life in the intersubjective relations? In three parts, we scrutinize these questions, basing ourselves on semio-narratology, an eclectic theoretical framework. The ongoing study claims to question the space-time correlation which underlies the project of creating a new world in J.F. Ndongo's novel.

KEYWORDS: Referentialization, chronotope, semio-narratology, ethics, being-together policy, new word.

INTRODUCTION

La fiction, pour certains observateurs du monde littéraire, apparaît comme « l'univers mis en scène par le texte, l'histoire, les personnages, l'espace-temps » (REUTER, 2000 : 18). S'agissant des catégories de l'espace et du temps, elles occupent une place de choix dans la diégèse. Couple harmonieux, uni pour le meilleur, et afférant à la problématique de l'esthétique dans un roman, code textuel fertile du fait qu'il alimente la narration, le diptyque temps-espace ne se conçoit pas l'un sans l'autre. Prenant mieux en charge le déploiement textuel de ces deux notions complémentaires, la littérature se révèle alors comme « le seul art à être simultanément un art de l'espace et du temps » (THERENTY, 2000 : 168). Aux fins de mettre en lumière la dualité féconde entre temps et espace dans le récit, certains critiques lui préfèrent le concept de 'chronotope' qui exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps. Le chronotope rend compte de « la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'histoire » (BAKHTINE, 1978 : 235).

A bien y regarder, ce point de vue soulève la question de la liberté du démiurge vis-à-vis d'un référent esclavagant qu'il observe et s'attèle à recréer tel le miroir stendhalien baladé le long d'une rue. Il convient dès lors de se demander si le rapport espace-temps n'est pas un dépassement de la simple illusion du réel, laquelle apparemment sous-tend le récit de Fame Ndongo. Autrement dit, tel que lisible dans l'œuvre de Fame Ndongo, le chronotope n'est-il que pure reproduction d'un univers camerounais

bien connu et parfois identifiable sur une carte géographique ? Ou alors, en est-il plutôt une figuration, c'est-à-dire une réécriture, celle qui fait que son roman cesse d'être un document historique pour s'exhiber comme une œuvre d'art ?

Pour mettre en lumière cette problématique, nous convoquons une grille éclectique qui se réclame de la sémio-narratologie. Cette démarche critique s'avère une combinatoire heuristique entre sémiotique et narratologie. S'agissant de la sémiotique, elle « se donne pour but l'exploration du sens [...et] doit également pouvoir rendre compte d'un procès plus général, celui de la signification » (COURTES, 1976 : 33). Ce référentiel de lecture sous-tendra nos analyses et innovera nos réflexions/interprétations lors du décryptage du sens latent qui git dans l'approche des catégories de l'espace et du temps articulés dans la présente étude. Quant à la narratologie, elle s'intéresse aux stratégies narratives mises en faisceau dans le texte littéraire, notamment à la dualité temps-récit, en vue de dégager l'intrinsèque qu'elle structure dans le récit. Précisons d'emblée qu'il ne s'agira point dans le cadre de cette étude sur *L'Afric*² de scruter « les coordonnées topographiques de l'action imaginée ou contée » (MITTERAND, 1980 : 192). Mais au regard du caractère protéiforme de la catégorie de l'espace, le présent article ambitionne de dépasser le cadre réducteur du *lieu* pour aller à l'assaut sémantique du *non-lieu* et de *l'hétérotopie*.

Trois parties fondamentales articulent notre approche du chronotope chez Famine Ndongu. Dans un premier temps, nous interrogeons les non-lieux et les hétérotopies en vue d'illustrer que : « l'espace dans le roman est plus que la somme des lieux décrits » (BOURNEUF, 1970 : 94). Dans la deuxième partie, nous cernons le temps dans la diversité de son expression dans le sens de montrer que « le romancier [en] est le maître absolu ; il peut le réduire, l'allonger, le suspendre à sa guise, voire [...] le parcourir en arrière » (MICHAUD, 1957 : 189-140). Dans la dernière partie, il s'agit de la monstration qu'au fond, espace et temps sont tout juste deux composantes narratives qui s'inscrivent dans un vaste processus de communication, en tant que canaux qui véhiculent « un discours sur le monde » (MITTERAND, 1980 : 5).

I. L'ESPACE REFERENTIEL A L'EPREUVE DES NON-LIEUX

Pour les critiques de la catégorie romanesque dite spatiale, une différence fondamentale existe entre lieu et non-lieu. Car, le lieu est un espace auquel appartient l'individu, et auquel il s'identifie. De sorte que « si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu » (AUGE, 1992 : 100). Notre étude se penche davantage sur la symbolique du non-

² Nous désignerons ce roman par le symbole (AF, page) dans la suite de notre étude

lieu plutôt qu'à celle du lieu comme cela se fait habituellement dans l'analyse de cette catégorie romanesque.

1.1. LES NON-LIEUX

Le non-lieu désigne « un endroit que l'on n'habite pas et dans lequel l'individu demeure anonyme et solitaire » (AUGE, 1992 : 100). Il s'agit d'un espace de transit ou de passage que l'homme ne s'approprie pas et auquel il ne s'identifie pas à proprement parler, puisqu'il garde une certaine distance vis-à-vis de cet espace. Dans *L'A-fric*, le dispensaire élémentaire et surtout l'école primaire de Ma'an que fréquente Engongot en font partie. Engongot ne fréquente cette école que le temps pour lui de « s'initi[er] au savoir des Blancs » (AF, 75). Véritable espace de transit, l'école lui servira de tremplin dans son ambition juvénile de revêtir une étiquette plus reluisante : celle de « collégien » (AF, 77). En effet, le collège Béni, un autre espace de transit, verra ce garçon côtoyer ses tables-bancs pendant quatre ans avant de décrocher son parchemin : « Engongot était le major de sa classe et le premier du centre de B.E.P.C. de Dibi » (AF, 77). C'est également dans l'établissement de transit, qui disposait d'un second cycle, qu'il « obtint brillamment le Probatoire et le Baccalauréat [...puis il] s'inscrit, tout naturellement, à l'Université de Yop » (AF, 78). Ce dernier espace académique s'offre lui aussi comme un non-lieu que fréquentera Engongot, le temps pour lui de devenir « au bout de trois ans, [...] licencié ès sciences » (AF, 78). Ainsi, bien que l'école primaire de Ma'an, le collège Béni et l'Université de Yop restent des lieux fixes où le personnage d'Engongot séjourne pendant quatorze ans, ces espaces ne demeurent pas moins des non-lieux auxquels il ne s'attache que le temps de la matérialisation d'un rêve académique. Périodiquement fréquentés, ces espaces se révèlent dès lors des lieux d'habitations provisoires pour lui, c'est-à-dire des sites de transit qu'il fréquente dans la seule optique d'y négocier et d'obtenir ses parchemins. En somme, il s'agit en quelque sorte des passages obligés pour lui en vue de devenir diplômé.

Par ailleurs, suite à une diatribe d'un résident de Binyonyong contre le Président Kulu, ci-devant vainqueur des élections présidentielles, une horde d'habitants d'Efufup s'abat sur ce dernier et le lacèrent. La gendarmerie interpelle les malfrats et les conduit vers Dibi, « la cité ténébreuse et ensorcelée des buffles enragés et des Tortues terrifiées [...] à bord d'un félon camion » (AF, 18-19). Le camion qui les transporte tous se révèle lui aussi un non-lieu ou un espace de transit que les passagers occupent le temps d'arriver à Dibi. Cet espace transitaire se définit par l'inconfort puisque ses occupants sont : « serrés dans la jeep endiablée, à la manière des chenilles dans leur gîte feuillu, les Efufupois s'engouffrent dans l'inconnu du cauchemar » (AF, 19).

Un autre non-lieu digne d'intérêt dans *L'Afric* est « la route à grande circulation qui fait la jonction entre Dibi et Mefoup » (AF, 85). Cet espace est davantage

sollicité lors des circonstances précises, notamment lorsque les populations entendent éviter d'autres non-lieux : « les ponts périlleux et la fameuse descente de Mintômba (qui compte à son passif une quinzaine de morts) » (AF, 85). Caillouteuse et étroite pour les cars de transport, son état est déplorable car elle est constituée de « ravins, crevasses, collines, virages » (AF, 85). De plus, la piste carrossable peu fréquentée reliant Efufup à Asseng n'est pas en reste. Espace de transit difficilement sollicité par les passagers, elle se révèle un véritable chemin de croix pour les conducteurs, tant ils peinent à y circuler. Il s'agit d'un non-lieu que les personnages ne s'approprient pas. L'examen des non-lieux soulève en filigrane la question des moyens de transports fiables au sein de la République de Bilik. Voilà pourquoi la piste et la route en tant qu'espace non habités, se décrivent comme des voies de passage qu'on ne sollicite que temporairement.

1.2. L'ESPACE A L'AUNE DES HÉTÉROTOPIES

Telles que définies, les hétérotopies sont : « des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, [...], des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien pourtant qu'ils soient effectivement localisables » (FOUCAULT, 1984 : 46-47). Espaces marginaux, ils s'appréhendent en outre comme « des espaces parenthèses à l'intérieur d'un lieu précis [...] des lieux d'expression de l'utopie [...] dans lesquels se cultivent l'imaginaire et qui sont souvent employés pour la mise à l'écart » (FOUCAULT, 1984 : 46-49).

Le choix politique incommode proposé aux gens d'Efufup par ceux de Binonyong en vue de dissuader les premiers de changer d'obédience politique doit se faire dans un lieu hétérotopique : le P.B.E ou parti des Buffles enrégés. Les hétérotopies se singularisent également par le fait qu'elles soient des espaces non conventionnels, des espace-autres hébergeant l'imaginaire. Ils servent également de site de localisation physique de l'utopie. Espace renfermé sur lui-même, le parti traduit une certaine utopie politique pour des tortues invitées à changer de chapelle politique. Il s'agit de se défaire le plus naturellement possible de leurs convictions idéologiques aux fins d'adhérer à la philosophie politique des buffles si elles ne veulent pas subir le courroux de ces derniers. Le parti devient alors un espace d'exclusion ou de mise à l'écart pour des membres issus de la même chapelle politique : le soutien inconditionnel que se doivent de témoigner les buffles enrégés à leur guide politique Beme Nyédja de Wo'akout.

D'autres lieux dits hétérotopiques jalonnent le récit dans *L'A-fric*. Ce sont par exemple les espaces clos et marginalisants, tels que la prison de Dibi. Apparemment considérée comme un non-lieu, du fait qu'elle réfère à l'espace de transit pour des prisonniers en quête d'une liberté injustement hypothéquée, la prison-grotte de la ville de Dibi est pourtant une hétérotopie à cause du caractère marginal dont on

l'affuble. Les tortues d'Efufup doivent y séjourner suite à leur soi-disant inconduite. Les conditions de détention dans cette prison sont déplorables et appellent une réflexion sur la problématique des droits de l'homme et des libertés. Ainsi, pour des raisons politiques, il arrive qu'un personnage soit qualifié de contrevenant à l'éthique comportementale à Bilik. Ledit personnage est regardé comme un sujet sans foi ni loi accusé de se liguier contre les institutions étatiques. Au 7^{ème} gîte, la grotte de Mimbok est décrite comme un enfer, c'est-à-dire la « pestilentielle prison de Dibi » (AF, 51), d'autant qu'elle est « peuplée de mouches, de termites, de vers de terre, de cancrelats, [...] Sur son sol, pas de ciment et pas de champignons. Que vont devenir les tortues d'Efufup dans ce milieu hostile ? » (AF, 45).

De même, le « café huppé » (AF, 48) que fréquentent à Dibi Joseph Liba et Emile Silo à la 7^{ème} gîte se laisse distinguer comme une hétérotopie en raison du fait qu'il symbolise une certaine volonté pour les agents de l'Etat à se mettre à l'écart en vue d'échanger dans la sérénité absolue sur des sujets communs. Ainsi, contrairement aux « quartiers populaires en proie à la trépidation nocturne » (AF, 48), le café huppé dévoile quant à lui un visage autre qui rime avec l'accalmie. Liba et Silo y « devisent en toute quiétude » (AF, 48). Tandis que les hétérotopies restent assimilables à des banlieues, des ghettos, des contre-sociétés ou simplement des espaces d'illusion habités par une population atypique évoluant au ban de la société. Euphorie et dysphorie décrivent ainsi l'hétérotopie chez Fame Ndongu, soulevant la question des troubles de jouissance dans les villes à travers l'opposition entre d'un côté, la quiétude du café, et de l'autre, la trépidation nocturne qui est source de trouble aux heures de repos. D'autres espaces hétérotopiques se distinguent par leur trait de marginalisation. Tel en est des boîtes de nuit, des salles de cinéma, des hôtels et d'autres restaurants, du moment qu'ils adressent « une vie idyllique. Edénique. Onirique » (FA, 48). La vie ici est rythmée par « les belles de nuit [...] qu'on ramasse à la pelle devant la hutte aux champignons » (FA, 49). A bien considérer le geste qui s'y déroule, ces espaces donnent à voir des personnages malheureux pour la plupart, victimes des affres d'une société empuantie par le vice et où tout reste à faire, à refaire ou tout au moins à parfaire avec le passage du temps.

II. LA CATEGORIE DU TEMPS

La catégorie narrative du temps renvoie dans le récit à un milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences et les phénomènes dans leur succession. Il faut dire que des stratégies pour son décryptage abondent en théorie littéraire. Pour certains théoriciens, « dès que nous abordons la région du roman, il faut superposer au moins trois temps : celui de l'aventure, celui de l'écriture, celui de la lecture » (BUTOR, 1969 : 118). D'autres critiques en revanche observent que tout récit se veut « une séquence deux fois temporelle [...puisqu'] il y a le temps de la chose racontée et le temps du récit (temps du signifié et temps du sig-

nifiant) [...] l'une des fonctions du récit est de monnayer un temps dans un autre temps » (METZ, 1968 : 27). En tout état de cause, la lecture critique que nous faisons du temps illustre à suffisance la liberté du démiurge manipulant à guise ce code narratif selon la vision qu'il souhaite imprimer à son récit.

La précédente allégation sur le temps établit le romancier comme maître du temps et de son temps. Car, « alors que le dramaturge lui est soumis et doit lui obéir aveuglément, le romancier, au contraire, en est maître absolu. Il peut le réduire, l'allonger, le parcourir, le suspendre à sa guise, voire [...] le parcourir en arrière » (MICHAUD, 1957 : 139-140). Dans cette étude, notre approche du temps se réduit à l'examen des anachronies narratives.

2.1. TEMPORALITE ET NARRATION DE L'HISTOIRE

Les anachronies narratives s'inscrivent dans la catégorie de l'ordre du récit. Ainsi, étudier l'ordre temporel d'un récit, « c'est confronter l'ordre de disposition des événements [...] dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire » (GENETTE, 1972 : 78-79). C'est à l'issue de cette confrontation entre toutes les formes de discordance entre les deux ordres (explicitement indiqués par le récit ou induit de tel indice indirect) qui sont regroupées sous l'appellation d'anachronies narratives : les prolepses et les analepses.

2.1.1. LES ANACHRONIES ANALEPTIQUES

L'analepse renvoie à toute « évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve » (GENETTE, 1972 : 82). Au gîte 1 par exemple, à la question de savoir pourquoi la chair de chien est prisée avec effronterie, le narrateur rappelle : « parce qu'il y a dix mille saisons sèches, en peine forêt, près d'un ruisseau impudique [...] ce félon carnassier avait osé dépecer cyniquement puis dévorer impudemment le très valeureux fondateur de notre héroïque clan » (AF, 6). Si cette citation soulève en filigrane la question de la haine qui nourrit des rancœurs entre acteurs sociaux, elle montre que ce mal constitue un écueil qui compromet le vivre-ensemble sans lequel aucune société moderne ne peut aspirer au développement.

De même, l'histoire relatant le décès du géniteur d'Obam Essiane ou encore celle plus détaillée du mariage de ce personnage avec son épouse Kabeyen Minkô, constituent des évocations après coup des événements passés qui sont pourtant ramenés au goût du jour. D'aucuns pensaient que le décès du défunt était relatif aux menaces de mort faisant suite à son altercation avec le sorcier Bidja bi Essi : « il y avait deux semaines, jour pour jour, que la dispute orageuse avait eu lieu

[...]. En se remémorant ce souvenir tragique, Obam Essiane laisse couler une grosse larme de chagrin » (AF, 58-59). S'agissant particulièrement du mariage des futurs parents d'Engongot, le narrateur revient par le procédé de l'analepse, sur les diverses étapes qu'a dues parcourir le père Obam. Il lui fallut braver, entre autres, la cérémonie de « l'abolition de la parenté » (AF, 65) en faisant convoquer tous les notables des clans Yévo et Yemeyema ; négocier avec le beau-père qui exigeait de lui « une tortue vivante et un buffle apprivoisé, comme pour retarder ou rendre impossible le départ de sa fille » (AF, 66). Dans la dernière phase de l'histoire, le narrateur montre comment, faute d'enfanter, l'épouse dû s'en remettre à la mystique volonté paternelle. De fait, ils durent demander pardon aux aînés du lignage qui représentaient le défunt non sans avoir parcouru « tous les villages de la contrée où se trouvait un 'gynécologue' indigène» (AF, 66).

En tout état de cause, la longue analepse sur la vie passée d'Obam Essiane, jusqu'à la vie de leur fils survivant Engongot, déborde de sens. En revenant avec emphase au 10^{ème} gîte sur le parcours académique élogieux d'Engongot de son inscription à l'école primaire de Ma'an, où « le régime était spartiate » (AF, 76), à l'obtention de sa licence ès sciences à l'Université de Yop, en passant par son brillant séjour au collège Béni, le narrateur attire l'attention du lecteur sur deux choses. La première est que la pratique de l'inceste restera toujours dans les mœurs africaines une menace pour ceux des cousins qui ne se seront pas à l'avance soucieux de s'entourer d'un minimum de sécurité afin de conjurer des malédictions qui pourraient en être induites. La seconde est que le chômage des diplômés reste une pesanteur qui obère l'éclosion du développement dans les pays en quête d'émergence, à l'instar de la 'République tropicale populaire démocratique fédérale de Bilik' en examen dans *L'A-fric*.

2.1.2. LES ANACHRONIES PROLEPTIQUES

La prolepse évoque « toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur » (GENETTE, 1972 : 82). Des occurrences proleptiques abondent dans le récit de Fame Ndongo à l'instar de celle qui dévoile au lecteur le programme de la future journée du narrateur au gîte 1 : « demain dans l'après-midi, une fois que j'aurai plané dans des univers inconnus du commun des mortels, j'aurai droit à un festin mémorable que j'adore : cervelle de singe et surtout chien primitif » (AF, 5). Les indices révélateurs de l'avenir que sont l'adverbe 'demain' et le temps du futur 'aurai', dissimulent et/ou abrogent tout possible suspense en annonçant avant coup le geste du destinataire. De même, au lendemain de la victoire de Kulu Nyabibôtô aux élections présidentielles, ses détracteurs de Binyonyong qui ne tarissent pas d'invectives et ne cachent pas leur acrimonie à son endroit. Ils se voient ainsi repris par ses partisans par le biais d'une prolepse prédisant l'issue de son futur quinquennat : Le deuxième mandat

[...] lui permettra de faire davantage [...] avec le Président Kulu [...], Efufup et Binyonyong auront de l'eau potable, l'électricité [...] ? L'école du village sera rénovée (AF, 16-17). Sous-tendue par les verbes au temps du futur, 'permettra', 'auront', 'sera', cette occurrence revient sur les contours que revêtent très souvent des promesses pré-électorales fallacieuses en Afrique. Articulée dans certains cas sur le mode communicatif démagogique, la prolepse souligne la caducité de pratiques politiques surannées qui exacerbent le retard démocratique de la République tropicale démocratique fédérale de Bilik qui campe l'action dans *L'A-frac*.

C'est dans la même veine prédictive que s'affilie le conseil de l'oncle Akuteyo'o Sa'ase aux gens d'Efufub en état d'arrestation par la gendarmerie : « je vous garde la pâte de maïs [...] Vous viendrez la consommer au retour car vous n'aurez rien à manger dans les geôles de Dibi. Je connais cette prison : elle est moins qu'une grotte de la forêt de notre village » (AF, 17). Cette prédiction se confirme dans la suite du récit, notamment au 7^{ème} gîte, au regard de la famine qui contraint la tortue fugitive à aller « chercher des champignons pour ses compagnons de misère » (AF, 45).

2.2. TEMPS VERBAL ET EXPRESSIVITE DU RECIT

La vision du monde de Fame Ndongo se dévoile également à travers l'usage qu'il fait des temps verbaux. A bien scruter cette dimension de son texte, le moins que l'on puisse dire est que *L'A-frac* s'offre comme une véritable foire verbale où tous les temps se côtoient avec une singulière expressivité aux fins de déclinier la décrépitude socio-politique dans laquelle croupit la République de Bilik en regard.

Le présent de l'indicatif par exemple traduit une action passée ou un passé récent quand le narrateur de la gîte 1 raconte la victoire politique de Sire Tortue : « son Excellence Kulu vient d'être réélu à la Présidence de la république » (AF, 13). Quand il revêt la forme de vérités générales, il traduit la pensée véhiculée dans les proverbes : « le rat-palmiste ne raconte pas tout ce qu'il rencontre la nuit » (AF, 80). Mais au moment où le narrateur homodiégétique relate les faits dans lesquels il est embarqué, ceux-ci sont complètement achevés. L'usage du passé composé concourt ainsi à justifier le plébiscite de la tortue : « nous avons été sensibles à la profession de foi de Son Excellence Kulu » (AF, 14). Dominé par le temps du futur simple, tout le récit de la vie dans le 32^e gîte dessine les germes des temps nouveaux. Ces temps verront les tortues se muer en créatures plus résistantes pour braver toutes sortes d'écueils dont la moindre n'est pas la sempiternelle menace des buffles : « un jour, les bébés tortues cesseront de verser des larmes de tortue et auront la carapace suffisamment épaisse pour arracher les cornes biscornues des buffles » (AF, 252). De même, le temps du futur contribue au dévoilement de l'avenir radieux de l'A-frac dans cette occurrence qui voit le fantôme de Louis Armstrong plus rassurant que jamais face à la tortue : « je sais déjà que l'A-frac reprendra sa place royale, comme du temps des pharaons » (AF, 42). Dans la

même perspective, l'usage de l'impératif participe des stratégies suggérées par Armstrong aux fins d'impulser une dynamique d'action chez des A-fricains englués dans l'ineptie : « à vous de jouer. Vous devez agir [...] Créez. Inventez. Imaginez » (AF, 43). Dans cette occurrence, l'impératif traduit à la fois un ordre, une prière, un conseil et un vœu. Enfin, la convocation conjuguée des temps du passé simple et de l'imparfait illustre, d'une part, la volonté du sujet écrivant de ressasser des actions passées, à l'instar du temps de l'école coloniale : « à l'école, [...] tout était matière à fustigation : retard, distraction, mauvaise réponse, bavardage » (AF, 76). D'autre part, si le passé simple traduit dans *L'A-fric* un fait complètement achevé à un moment déterminé du passé, par rapport à l'imparfait, il exprime une action qui dure moins longtemps que celle de l'imparfait. La quête d'un enfant par Obam Essiane et Kabeyen Minkô est ainsi narrée : « ils se rendirent dans le village paternel de Kabayen Minkô, demandèrent pardon aux aînés du lignage qui représentaient le défunt » (AF, 67).

III. DU DECRYPTAGE CHRONOTOPIQUE A LA QUETE DE L'ETHIQUE DE L'ETRE-ENSEMBLE³

Si le décryptage de l'espace textuel de la République de Bilik commande de voir dans la trame de *L'Afric* un décor assimilable à celui du Cameroun, pays d'origine du romancier, il faut toutefois dire que Fame Ndongo évite d'appeler le chat par son nom. Sa raison est toute simple. Au nom du principe d'analogie, il postule que la misère morale dans laquelle baigne la République de Bilik n'est, à vrai dire, ni l'apanage de ce pays imaginaire créé de toutes pièces, ni celle des hommes. Les animaux également connaissent leur part de déchéance et endurent les mêmes déboires que les humains dans la gestion de leur quotidien : assassinat crapuleux, manœuvres corruptives diverses lors des campagnes électorales, démagogie, arrestation arbitraires, emprisonnements injustifiés, contestation des résultats par le chef de l'opposition, faillite de la liberté d'opinion, monnayage des votes et trafic d'influence et manœuvres anti-démocratiques diverses, intimidation des partisans du président élu, entre autres. Voilà qui explique pourquoi, au XXI^{ème} siècle naissant, l'Afrique reste fidèle à elle-même, trainant partout le diadème d'une paupérisation obsédante à la fois endogène et exogène. Autant de mots/maux qui décrivent également les multiples visages d'un continent qui s'appauvrit à vue d'œil et ploie continuellement sous le faix de pesanteurs multiformes.

Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir un chapelet d'atouts que l'Afrique se fait misérable. C'est ce constat que fait remarquer l'observateur d'une ONG en s'interrogeant : « triste A-fric. Pauvres nègres sans fric ! Nous serons toujours là

³ L'éthique de l'être-ensemble renvoie à « l'impératif de la refondation de notre monde pour l'instauration d'une vie saine, digne de l'homme [qui] nécessite le respect minimum de règles communes auxquelles chacun doit se soumettre » (MVOGO, 2009 : 65).

pour soigner leurs enfants rachitiques et faméliques. Jusques à quand ? (AF, 18). Ce questionnement légitime doit se comprendre comme une interpellation et s'interpréter comme un plaidoyer. Les fils et filles de l'A-fric gagneraient à redoubler d'ardeur au travail dans le sens d'en faire un continent neuf, dépouillé des étiquettes humiliantes telles : « A-fric cholérique (atteinte de choléra) ou colérique [...] sans fric [...] sale et vaine [ou encore] terre des marécages visqueux et maléfiques, [dont la monnaie est le] Cfa (Contre la Famine et l'Angoisse = Cfa) » (AF, 25-26). Le monde africain nouveau ainsi scruté se veut une néantisation de tout égocentrisme inopportun, c'est-à-dire une exorcisation de tout narcissisme contreproductif qui ne peut qu'hypothéquer le décollage de l'Afrique vers son émergence. Ainsi, face au reproche à lui fait de vouloir faire de la 'forêt sacrée' une vaste aire arable de bananiers, Engongot révèle ainsi à son père un pan de la vision du monde de l'écrivain : « si j'ai eu cette idée [...] c'est parce que je voulais voir tout le monde travailler dans la concorde ; non pas l'entente du bout des lèvres, mais la vraie, celle qui est motivée par une fusion des cœurs, celle qui s'enracine dans une solidarité authentique » (AF, 155). Cette entente est contraire à la félonie qu'exhibe Nyatele buffle, celui qui finit par exterminer de sang-froid la famille d'Engongot, faisant dire au personnage Lumière : « Buffle enragé, ta félonie est effroyable » (AF, 239).

Voilà le sens qu'il conviendrait de donner au grand rassemblement organisé par un Engongot des plus téméraires. Il accepte de braver l'obstacle des tabous sclérosants aux fins de proposer des idées révolutionnaires à des villageois ancrés dans des considérations culturelles caduques : « mes frères et pères [...]. J'aimerais donc que nous puissions cotiser, afin d'acheter une tronçonneuse. Celle-ci réduira nos efforts. Nous dépenserons moins d'énergie et nous travaillerons plus vite » (AF, 145). Considéré comme homme maudit pour s'être ouvertement opposé aux traditions surannées, il rumine son point de vue face à son géniteur en avalisant la thèse des effets éclairants liés à l'âge adulte : « le fait d'avoir vu plusieurs événements dans la vie ne signifie pas nécessairement qu'on a su en tirer les leçons qui s'imposent. L'argument de l'âge n'est pas suffisant » (AF, 157).

Face à l'égoïsme exacerbé de certains villageois estimant qu'Engongot est un vulgaire prétentieux n'ayant même pas qualité à mobiliser les vieux, ce dernier choisit de se positionner comme un anticonformiste patenté. Il stigmatise des postures qui lui paraissent rétrogrades et contraires à l'éthique du vivre-ensemble : « chacun a un petit projet individuel. Mais, quand il s'agit de réaliser une œuvre qui sera bénéfique à tout le village, tout le monde se dérobe » (AF, 151). Mais il reste que la République de Bilik doit assurer son avenir par la mise sur pied de projets novateurs. Réformateur acharné, Engongot outrepassa la volonté anti-progressiste en invitant les villageois à travailler le sol d'Afan Etyi, la forêt sacrée. Au refus catégorique des paysans de prêter leur argent pour la cause commune, il oppose la volonté de mettre en valeurs des terres abandonnées par une exploitation qui lui semble de bon escient. Il mue en laboureur téméraire qui, s'entourant

des sages conseils de l'ingénieur Kamga, contribue à l'édification et à la vulgarisation d'une philosophie agricole innovante. Celle-ci se fonde sur le concept de polyculture. Mis en avant pour la renaissance économique de la République de Bilik, ce postulat se décline en ces termes : « la monoculture [...] est souvent aléatoire et parfois désastreuse dans l'hypothèse où une épidémie quelconque viendrait à décimer la culture industrielle sur laquelle on compte » (AF, 161).

La crise économique qui lacère de part en part l'A-frac procède par ailleurs de cette grave faillite à ne pas arrimer la productivité aux cours mondiaux des cultures de rente. L'ingénieur le relève ainsi pour le déplorer : « nos pays ont intérêt à revoir leur politique agricole en mettant l'accent sur les cultures vivrières maraîchères et fruitières moins sujettes aux aléas du marché mondial » (AF, 161). Tirant avantage des alternatives agricoles suggérées par Kamga, Engongot, dit l'homme maudit, finit par s'illustrer une fois de plus en créant sur un sol dit maudit, un impressionnant champ de bananier. Dix-neuf mois plus tard, ce champ approvisionne les populations et institutions diverses, suscitant auprès des villageois médusés, commérages et jalousie. C'est le lieu de souscrire au projet de développement impulsé par Son Excellence Kulu Nyabibôtô, lequel conduira l'A-frac sur les voies du salut. De l'avis de Kulu, ces voies l'aideront à sortir de son obscurantisme sidérant : « retrouvons les manches pour travailler mieux : le progrès est au bout de l'effort et du sacrifice ; nous ne ferons rien de grand sans abnégation » (AF, 14).

CONCLUSION

Au total, la scénographie des rapports intersubjectifs problématiques dans le traitement du temps des humains dans un espace animalier illusoire traduit la symétrie du malaise terrestre qui jalonne toutes les sociétés du monde. Dans une dynamique binaire opérante, Fame Ndongo oppose Dibi, l'espace de l'horreur, à Efufub, celui du bonheur. Il entend ainsi dévoiler son projet démiurgique, c'est-à-dire son vœu de sortir son personnage de l'ornière, des ténèbres de l'inertie socio-identitaire et politico-administrative déshumanisante. Le but recherché par le romancier est d'en faire un parangon d'abnégation, du devoir bien fait et d'épanouissement enrichissants, à l'instar d'Efufub. Bien plus, en donnant à voir une guerre acharnée entre Tortues silencieuses et Buffles enragés avec à la clé la victoire des tortues sur les buffles, Fame Ndongo accorde le primat de la pensée et de l'action concertée sur la force physique, brutale, destructrice et abêtissante : elle est source de querelles byzantines et de cacophonie et hypothèque toute tentative d'invention de cités humanistes fortes et prospères. Voilà pourquoi le romancier baptise autrement son modèle de société, en l'appelant République tropicale populaire démocratique fédérale de Bilik. La politique qu'il postule se veut un modèle politique neuf qui n'est ni fédéral, ni démocratique à proprement parler, mais une combinatoire entre deux systèmes de gestion se devant d'entrer en coac-

tion, en se compénétrant à l'effet de laisser éclore l'éthique de l'être-ensemble. D'ailleurs, la mort d'Engongot à la fin du récit marque la fin d'une ère morose et le début d'une nouvelle dynamique. Elle consacre l'élévation vers un Absolu qui soit le point culminant des valeurs cardinales telles que la transcendance, la justice, la perfection, l'égalité, le progrès, la paix, la solidarité, l'amour et la liberté. Véritable exorcisation de l'Imperfection, la mort symbolise alors par allégorie, la sortie irréversible de l'A-fric, continent de demain, de la longue nuit ténébreuse. Bien plus, la mort s'exhibe comme une stratégie exhortant les Fils de l'Afrique à « la foi au progrès [à l'acte d']agir [...] comme les Blancs et les Jaunes [pour enfanter] les mages du troisième millénaire » (AF, 43).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUGE, M. Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la sur modernité. Paris : Seuil, 1992.
- BAKHTINE, M. Esthétique et théorie du roman. Paris : Gallimard, 1978.
- BOURNEUF, R. L'Organisation de l'espace dans le roman. Québec : PUL, 1970.
- BUTOR, M. Essais sur le roman. Paris : Gallimard, 1969.
- COURTES, J. Introduction à la sémiotique narrative et discursive. Paris : Hachette, 1976.
- FAME NDONGO, J. L'A-fric. Yaoundé: PUY, 2008.
- GENETTE, G. Figures III. Paris : Seuil, 1972.
- METZ, C. Essais sur la signification au cinéma. Paris : Klincksieck, 1968.
- MICHAUD, G. Connaissance de la littérature : l'œuvre et ses techniques. Paris : Nizet, 1957.
- MITTERAND, H. Le Discours du roman. Paris : PUF, 1980.
- MVOGO, D. Le Devoir de solidarité. Pour une éthique de l'être-ensemble. Yaoundé : PUCAC, 2009.

REUTER, Y. L'Analyse du récit. Paris : Nathan, 2000.

THERENTY, M-E. L'Analyse du roman. Paris : Hachette, 2000.